

# Joseph Conrad et George Steiner : Autour du *Transport de A. H.*

Juan Asensio

Il est significatif d'une certaine cécité universitaire que nul n'ait encore songé à rapprocher *Le transport de A. H.* du *Cœur des ténèbres* de Joseph Conrad. Certes, il est bien évident que les difficultés d'une étude comparée sont nombreuses. En premier lieu, le problème soulevé par notre recherche et, peut-être même, son aporie, sont ceux qui guettent le travail de tout comparatiste qui tenterait de retrouver le *point aveugle*, la zone d'ombre par lesquels la lente pénétration d'une figure littéraire (Kurtz) dans l'esprit d'un romancier a pu présider à la difficile parturition d'un autre personnage (A. H.), par lesquels une œuvre a influencé la naissance d'une autre, à quelque niveau, symbolique et/ou thématique, que ce soit. Toutefois, en deçà de cette sphère de communion dans laquelle deux œuvres d'art – deux, et même, sans doute, trois, puisque l'on sait que le grand poème de T. S. Eliot, *The Hollow Men*, est né d'une lecture de *Au cœur des ténèbres*, cité d'ailleurs en épigraphe<sup>1</sup> – reconnaissent leur réelle parenté, un certain nombre d'indices patents peuvent constituer les prémisses d'une confrontation que nous mènerons jusqu'à ses conséquences les plus radicales. Évoquons brièvement quelques différences formelles entre les œuvres étudiées. D'abord : *Au cœur des ténèbres* n'est pas un roman, à la différence de l'œuvre de George Steiner. Ensuite, les processus de narration diffèrent : un récit (celui de Marlow) à la première personne du singulier dans l'œuvre de Conrad, rapporté par un narrateur dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'il a écouté avec d'autres l'aventure racontée par leur ami commun ; notons que ce narrateur premier, Marlow, s'autorise sans cesse des digressions sur les motivations secrètes de Kurtz et des autres personnages de sa sombre aventure, portant même de durs jugements sur la vanité de leur entreprise, tandis que le narrateur second, l'inconnu qui amorce le récit, ne reprend la parole qu'aux toutes dernières lignes de l'œuvre. Cette *mise en abyme* du récit, contrairement à l'usage traditionnel de cette technique (je songe, dans la littérature anglo-saxonne, au *Maître de Ballantrae* de Stevenson ou à *Melmoth, l'homme errant* de Maturin), tente ici, plutôt que de créer l'appel d'air de l'infini, d'établir une clôture désenchantée, la parole du narrateur s'ouvrant et se fermant sur les ténèbres amoncelées au-dessus de la Tamise. Dans le roman de Steiner, le narrateur épouse chacun des points de vue présentés, jusqu'à devenir, dans la scène finale du monologue de Hitler, la voix même de ce dernier. Pourtant, loin de devenir totale et autonome, l'immersion steinerienne dans le romanesque aura besoin d'une ouverture vers la prose de l'essayiste.

Quoi qu'il en soit de ces différences, les similitudes quant à la trame des deux œuvres sont évidentes. Ainsi, le cadre général de l'histoire racontée par Steiner emprunte beaucoup au canevas narratif de la longue nouvelle de Conrad : un commando chargé de récupérer, au fin fond de la jungle brésilienne, un Hitler vieilli, quelques hommes s'enfonçant dans les ténèbres et la peur pour aller entendre discourir le maître d'une parole viciée, maléfique. D'un côté, donc, un récit d'aventure qui n'est pas sans parenté avec la nouvelle de Melville intitulée *Benito Cereno* : l'histoire, mille fois redite, du héros européen qui s'enfonce dans l'inconnu luxuriant, à la recherche d'une importante cargaison d'ivoire qu'il s'agira de ramener à tout prix dans les coffres de la Compagnie. Ces deux récits empruntent eux-mêmes nombre de leurs caractéristiques aux mémoires que l'aventurier Henry M. Stanley rédigea après avoir exploré le Congo et qu'il fit paraître en 1890 : remarquons leur titre suggestif, *In Darkest Africa*. De l'autre côté, un roman : c'est l'histoire même de Marlow chargé de recueillir les ultimes paroles de Kurtz que nous lisons au creux du roman steinerien. D'autres convergences peuvent être relevées : banalement encore, nous pouvons ainsi affirmer que *Au cœur des ténèbres* est une rencontre, incertaine, peut-être vouée à l'échec, entre deux hommes, Kurtz et Marlow, et l'instauration d'une communauté, sans doute *inavouable*, d'un lien de parole fragile qui peut-être ne pourra – ou ne voudra – être honoré, ou alors au seul prix d'un mensonge, c'est-à-dire, à la condition que Marlow reconnaisse, en lui, en son âme, en son propre cœur, le péché, l'horreur et le crime tapis qu'il n'a pas manqué de condamner lorsque Kurtz, le double maudit, les lui désignait dans le miroir de son âme et de son cœur malades : « *Mais [l'âme de Kurtz] était folle. Seule dans la brousse sauvage, elle s'était regardée elle-même, et, pardieu !, je vous dis, elle était devenue folle. J'avais – pour mes péchés, je suppose – à passer par l'épreuve d'y regarder moi-même* », nous avoue ainsi Marlow (CT, 184). En simplifiant grossièrement, nous pourrions affirmer que le roman de Steiner est lui aussi tout entier le récit d'une rencontre, d'une tentative de

---

<sup>1</sup> Le recueil du poète intitulé *The Hollow Men* date de 1925 (in *Poésie*, trad. Pierre Leyris, Seuil, 1992). L'exergue choisi par l'auteur (« *Misia Kurtz – he dead* », « *Messa Kurtz – lui mort* ») renvoie à la page 189 de notre édition (Garnier-Flammarion) du *Cœur des Ténèbres*.

dialogue, bien souvent difficile et douloureuse, entre les différents membres du commando chargé de traquer Hitler et ce dernier, vieux podagre maître en son royaume de boue et de pestilence. Enfin, ce point étant essentiel : la nouvelle du romancier anglo-polonais est une plongée, la traditionnelle descente aux Enfers qui est – encore – un parcours, un cheminement, celui d'Énée, celui de Dante, celui, ici, de Marlow vers Kurtz ; mais le lieu des tourments s'est intériorisé, s'est spiritualisé, puisque la peine et la souffrance infinies se lisent dans l'âme de Kurtz, comme le poids d'un remords indicible, comme la faute et la souffrance que les personnages du conte de Beckford, *Vathek*, lisent dans leur propre cœur devenu transparent (cf. *CT*, 183). Ce parcours vers Kurtz est aussi une régression, un parcours *à rebours* – oserais-je écrire un *retour aux sources* d'eau putride ? –, une remontée du fleuve vers sa source mauvaise, vers l'abandon si facile aux forces anciennes du Chaos et du Désordre : « *Nous étions des errants sur la terre préhistorique, sur une terre qui avait l'aspect d'une planète inconnue.* » (*CT*, 135).

Ainsi, dans la nouvelle de Conrad comme dans le roman de Steiner, venir jusqu'après de Kurtz ou de Hitler, c'est faire l'expérience destructrice d'une plongée dans le passé : celui des âges préhistoriques dans *Au cœur des ténèbres*, celui de l'affleurement, dans la jungle brésilienne mais aussi dans l'ensemble du monde (évoqué par l'image des ondes de radio) auquel la nouvelle formidable de la capture de A. H. n'est pas encore parvenue, d'une nappe de Mal chaotique et originelle, sorte de mare d'un temps croupissant, à jamais identique à lui-même. Naviguer lentement sur le fleuve qui nous relie à Kurtz, c'est rejoindre le cloaque d'une animalité que l'on a crue, bien à tort, vaincue, et qui désormais va pouvoir, en reprenant son empire sur l'homme, hurler sa sombre victoire. Kurtz est cette âme folle, animale, devenue folle et redevenue animale, puisque, pour ne plus jamais s'en soucier, elle a jeté aux orties la très inutile morale inculquée patiemment par des siècles de civilisation occidentale. Dans la pénombre de « *rites inavouables* » (*CT*, 158), dans la moiteur de la maladie, Kurtz est devenu ce pitoyable *tentateur* qu'Hermann Broch peindra dans son dernier grand roman posthume, *Le Tentateur*, où Marius Ratti, venu de nulle part<sup>2</sup>, envoûte la population d'un village par le charme de sa voix. Quant à Hitler, dans une image évoquant le Satan pétrifié de Dante, Steiner écrit : « *Il s'est tapi sur ce banc de vase, centre inerte du marais, dont il faut que nous nous arrachions* » (*Tr.*, 34).

## **Kurtz et la voix des ténèbres. Hitler et la voix du néant**

**« La langue, au contraire, personne ne peut la dompter : c'est un fléau sans repos. Elle est pleine d'un venin mortel. Par elle nous bénissons le Seigneur et Père, et par elle nous maudissons les hommes faits à l'image de Dieu. De la même bouche sortent la bénédiction et la malédiction. »**

**(Jc III, 8-10)**

Une étude originale pourrait être conduite qui montrerait la problématique complexe unissant la représentation littéraire du Mal à celle de la voix. Dans cette étude, aussi bien *Le transport de A. H.* que *Au cœur des ténèbres*, par la place insigne que ces deux oeuvres accordent au phénomène de la voix, trouveraient place.

Kurtz, « *abominable fantôme* » (*CT*, 173), tout comme Hitler (tout comme l'était, dans *Le Nègre du "Narcisse"*, James Wait, cet homme maléfique, cet envoûteur sans entrailles), est un personnage qui « *se présent[e] comme une voix* » (*CT*, 154) : c'est sa première manifestation réelle dans le récit, bien que, subtilement, quelques maigres indications sur le personnage soient distillées tout au long des premières pages. La voix, dans notre récit, est sans cesse présente, et pas seulement celle des personnages. De la même façon, *Le transport*, littéralement, bruit tout entier, que ce soit par l'évocation du code utilisé par les Juifs (cf. *Tr.*, 111) ou par celles, trop nombreuses pour être relevées, des sons de la jungle ou encore du nom de Dieu (cf. *Tr.*, 119). Ajoutons que la voix de Hitler est « *Haut perchée, frénétique, comme une aile de vampire mais plus lourde [...]* » (*Tr.*, 131).

Dans l'œuvre de Conrad, l'anaphore est obsédante, qui décrit le héros comme « *Une voix ! Une voix !* » (*CT*, 187), laquelle encore est un don, nous répète à l'envi Marlow, le plus développé de tous ceux que compte l'aventurier (154). Cette voix est une puissance, celle d'une « *aptitude verbale* » (187) étonnante, qui survit à Kurtz pour « *cacher dans de magnifiques plis d'éloquence les ténèbres arides de son cœur* ». Voix qui offre « *le sens d'une présence réelle* » (Steiner saura se souvenir de cette expression dans son œuvre), alors que rien, dans notre nouvelle, ne semble avoir de consistance, à l'image des protagonistes de cette farce sordide

---

<sup>2</sup> Que l'on songe à cette phrase décrivant Hitler : « *Un vagabond venu de nulle part. Un acteur. Un maître du mot. Regarde sa bouche, même quand il dort, regarde...* » (*Tr.*, 138).

qu'est la colonisation, toujours décrits comme des ombres. Hitler, s'il est un corps qui déborde le seul cadre de sa présence romanesque effective, après tout réduite à quelques pages, est aussi, est d'abord une voix ; ainsi : « *Si vous lui donnez la parole, il vous dupera et vous échappera. Ou se trouvera une mort douce. Sa langue est comme nulle autre. C'est la langue du basilic, cent fois fourchue et vive comme la flamme.* » (Tr., 60).

Cette voix, Kurtz, comme Hitler (« *Il pouvait faire des mots ce qu'il voulait. Les mots dansaient pour lui et ils saoulaient les hommes ou les battaient à mort. [...] C'est pourquoi il a pu nous arracher les tripes, parce que lui aussi a fait sonner les mots plus fort que la vie* » (Tr., 137-8), en a développé la puissance malfaisante, « *le flux trompeur émané du cœur d'impenétrables ténèbres* » plutôt que « *le flot battant de lumière* » (CT, 154). Il semble donc que la parole elle-même porte en son sein l'alternative simpliste commandée par le *ou bien... ou bien...* : le locuteur doit-il faire un choix parfaitement clair, en somme, *manichéen* ? Ce n'est peut-être pas si simple, car les phrases qui précèdent obscurcissent la clarté du propos. Évoquons le passage dans son intégralité : « *de tous ses dons celui qui ressortait de façon prééminente, qui comportait le sens d'une présence réelle, c'était son aptitude verbale, ses paroles, le don d'expression, déconcertant, illuminant, le plus exalté et le plus méprisable...* ». Cette fois, immédiatement avant l'alternative claire, est posée par Conrad une équivalence entre l'exaltation et le mépris, entre l'inquiétude dubitative et l'illumination : en somme, la parole porte en son sein, à la fois le Bien et le Mal. La position n'est plus celle d'un choix moral : Kurtz n'a plus à trancher, ou plutôt, son choix importe peu, il paraît dédouané de sa folie, puisque est suggérée une tare ontologique qui se tapit au plus secret de la parole. Tout comme Kurtz, Hitler est maître de la parole car, nous dit un des personnages du roman de Steiner, il « *[viendra] un homme et sa bouche sera une fournaise et sa langue une épée destructrice [...]. Là où Dieu dit : Que cela soit, il défera ce dire. Et d'un seul mot – c'est dans les livres du bienheureux Rabbi Menasseh de Leyde – un mot unique parmi la foule des mots qui forment la secrète richesse de toute langue, mot qui, prononcé dans la haine, peut à lui seul anéantir la création, comme il en a suffi d'un seul pour en amener la genèse* ». Remarquons la subtile différence séparant Steiner de Conrad sur cette question du langage dans son rapport au Mal : pour l'auteur de *Lord Jim*, la parole, neutre, n'est sans doute pas viciée dès son origine mais seulement contaminée par certains de ses agents. Pour Steiner, un contre-Verbe existe : « *Quand Il créa le Verbe, Dieu permit aussi son contraire. Le Silence n'est pas le contraire du Verbe mais son gardien. Non, Il créa sur la face nocturne du langage une parole infernale. Dont les mots vomissent la haine de la vie.* » (Tr., 60). De la même façon que Kurtz, Hitler paraît, d'une certaine façon lui aussi, dédouané de ses actes, même si, aux yeux de Steiner, la puissance de corruption de Hitler est sans égale (bien que fantomatique puisque A. H. n'est rien de plus qu'un *homme creux*), faisant de lui un *surgeon romanesque* de la figure chrétienne de l'adversaire du Christ, l'Antichrist, comme nous le verrons plus bas : « *Peu d'hommes sont capables d'apprendre cette parole ou d'en être longtemps porteurs [...]. Il saura la grammaire de l'enfer et d'autres l'apprendront de lui. Il saura les sons de la folie, de l'abomination et ils deviendront musique dans sa bouche* » (Ibid.). Quoi qu'il en soit, ce pouvoir accordé à la parole ne doit pas nous étonner outre mesure : la plus ancienne tradition, tant juive (notamment celle de la Kabbale, à laquelle Steiner renvoie explicitement<sup>3</sup>) que patristique ou littéraire, nous présente le Malin comme le maître du langage. Max Milner le constate : « *Depuis les origines de la tradition judéo-chrétienne le diable nous apparaît comme un être qui parle et qui se sert du langage pour parvenir à ses fins* »<sup>4</sup>.

## Échec et retournement de la symbolique christique

Nous avons parlé au début de ce texte, à propos de *Au cœur des ténèbres*, d'une descente aux Enfers. Cette descente est aussi, à l'évidence, une remontée mais ambiguë, suspecte, inachevée. Nous ne pouvons développer davantage les analyses qui nous font penser que la stature christique de Marlow est mise à mal par Conrad. « *[...] et le son assourdi de sa voix semblait accompagné de tous les autres sons, pleins de mystères, de désolation, et de tristesse, que j'aie jamais entendus [...] le chuchotement des foules, la vague résonance de mots incompréhensibles criés de loin, le bruit sourd d'une voix qui parle de plus loin que le seuil d'une nuit éternelle.* » (CT, 199). Voici prononcées, sans ambiguïté par le narrateur lui-même, la misère

<sup>3</sup> « *La parole constitue la force d'une nation. [...] La Kabbale nous enseigne de ne jamais prononcer le nom de Dieu, car Dieu serait alors présent parmi nous. Le vocabulaire anglais recèle un autre mot – que le français ignore – unsaid, soit «dé-dit», le verbe «non-dire» n'existant pas. Je spécule dans mon roman sur la quasi-certitude que Hitler a connu ce mot* », *Entretiens*, 1992, p. 132.

<sup>4</sup> Milner, « *Le Dialogue avec le diable d'après quelques œuvres de la littérature moderne* », *Entretiens sur l'homme et le diable*, Mouton & Co, 1965, p. 235.

finale et la condamnation de Kurtz. De sorte que, Marlow, comme une figure qui serait trop fascinée par le Mal invinciblement présent et dévorateur de l'âme, semble à son tour s'être enfermé dans le cachot satanique, dans l'*in pace* de l'égoïsme et du mutisme : le mouvement même de la nouvelle paraissait pourtant, nous l'avons dit, par le biais d'une libératrice descente aux Enfers, infirmer un constat aussi pessimiste. Est-ce dire qu'avec cette œuvre de Conrad, est désormais perdu le recours à une structure romanesque aussi bien qu'interprétative, est égarée la clé qui nous ouvrirait les portes du mythe rédempteur ? Marlow, c'est Orphée ne pouvant plus sortir de l'Enfer.

Dans le roman de Steiner, affirmer que le personnage du Christ, bien que retourné en son contraire, est au moins aussi essentiel que celui de Hitler peut faire figure de sottise. Et pourtant, il faut bien constater que les mentions directes sont, finalement, assez nombreuses : elles concernent le discours de Hitler, parlant du « visage blême du Nazaréen » (Tr., 243) ou le « Christ et sa terrible douceur » (Tr., 244) et, moquées par la vénalité d'un des amis de Kulken, « la vieille épopée du Golgotha » (Tr., 214). Une référence lointaine peut encore être ajoutée, qui évoque la pièce de théâtre *Macbeth*, d'ailleurs citée dans l'œuvre de Steiner (*Ibid.*, p. 197) où il est fait référence au meurtre de la famille de Macduff. Or, dans la pièce de Shakespeare, nous trouvons une référence au Golgotha : « *Except they meant to bathe in reeking wounds, / Or memorize another Golgotha, / I cannot tell. (Macbeth, I, 2)*. Autre mention directe du Christ, cette fois contenue dans le discours de Lieber, proféré et entendu comme dans une espèce de mauvais rêve : « *Parce que cela fait trop longtemps que nous sommes là. Parce que nous leur avons mis le Christ sur les épaules.* » (Tr., 69). Enfin, le Christ est directement évoqué par l'un des membres du commando déclarant : « *Ils veulent que nous fassions leur sale boulot et que nous le déclarions seul et unique coupable. À lui seul de porter la couronne d'épines. À lui le blâme. Que les Juifs le pendent haut et court. C'est lui qui a tout fait. Les Juifs le savent bien, eux. Nous sommes maintenant lavés de toute accusation. D'abord, ils ont mis le Christ en croix et maintenant Hitler. Dieu a choisi le Juif. Comme bourreau* » (Tr., 88-9). La thématique de la parodie est donc évidente. Avant de tenter de révéler le motif secret du roman de Steiner, continuons à exposer les indices qui nous font rapprocher Hitler de la figure d'un Christ parodique : l'Antichrist.

Hitler est le contre-Dieu, « le Second Messie, annoncé par Malchiel » (Tr., 140) : « *Peut-être est-ce moi le Messie, le véritable Messie* », dit-il à ceux qui le jugent, « *le nouveau Sabbatai dont les abominations furent permises par Dieu pour ramener son troupeau au bercail* » (*Ibid.*, 250), annonce-t-il dans son discours final, à mes yeux trop didactique<sup>5</sup>, faux-messie qu'il serait significatif de rapprocher, comme le fait par exemple Jean-Marie Domenach, d'un ersatz de Christ : « *Aux yeux d'une masse guettée par le désespoir, Hitler prend le caractère d'un être voué et humilié, à qui sa foi, son endurance donnent le pouvoir de triompher en rachetant son peuple. Un ersatz de Christ*<sup>6</sup>. » Il serait encore significatif de le rapprocher de cet Ennemi surnaturel sobrement appelé *Antichrist* par le *Nouveau Testament*, ce Christ inversé, comme le très célèbre ouvrage du moine Adson le proclame : « *et de même que l'Esprit-Saint vint sur la mère de Notre-Seigneur Jésus Christ, la recouvrit de son pouvoir, l'emplit de la divinité, afin qu'elle conçût de l'Esprit-Saint et que ce qui naquit fût saint et divin ; de même, le Diable descendra sur la mère de l'Antichrist, la recouvrira, l'entourera, la tiendra, la possédera tout entière, au-dedans et au-dehors, afin qu'avec l'aide du Diable elle conçoive par l'homme et que ce qui naisse soit tout entier iniquité, mal et dépravation*<sup>7</sup>. » Hitler est encore cet ennemi surnaturel se parant de toutes les qualités lumineuses de Celui qu'il contrefait, ennemi qui va même jusqu'à se moquer de la mort infecte du Christ, cette *vieille épopée du Golgotha*, qui sera probablement vite oubliée lorsque les médias annonceront qu'Hitler est vivant. Et parodie, une nouvelle fois, parce que Teku, l'indien innocent (dont le rôle est plus qu'ambigu dans l'absolution de Hitler), comme les sauvages qui adoraient (au sens premier du terme) Kurtz, construit un trône au Führer déchu (Tr., 217), parodie parce que le Mal a partie intime liée avec le langage, que l'Antichrist est le maître de la parole – plutôt de la *parlote*, de la *parlerie* ou du *parlage*, autant de mots désignant primitivement une parole frauduleuse –, comme le Christ est Verbe : c'est le beau-parleur par excellence, le séducteur, celui dont la mission est de détourner (*se-ducere*) l'homme de sa voie, celui qui séduit les foules comme Soloviev le montre dans le dernier de ses *Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion*.

<sup>5</sup> Discours qui, selon l'aveu même de Steiner, lui a pourtant beaucoup coûté, cf. *Entretiens*, op. cit, p. 165.

<sup>6</sup> *Le retour du tragique*, Paris, Seuil, 1994, p. 159.

<sup>7</sup> Adso Dervensis, *De ortu e tempore Antichristi*, édité par D. Verhelst, Turnhout, Brepols, Corpus Christianorum, Continuatio Medievalis, 1976. La traduction choisie est celle donnée par Claude Carozzi dans son ouvrage, *Apocalypse et salut*, Aubier, Collection historique, 1999, p. 23.

## L'Antichrist ou... le Christ ?

Donnons, de la figure de l'Antichrist dans le roman de Steiner, une première piste d'interprétation qui déborde le cadre de la métaphore romanesque. Si celui-ci fait du Führer des Allemands un contre-Messie, l'Antichrist des Juifs, peut-être est-ce, au-delà de l'évidente intrication entre le Christ rédempteur et le Contre-Christ *damniteur* qu'est Hitler, que l'intime compénétration entre la langue allemande et la juive (gardons à l'esprit que tout, *absolument tout*, dans l'esprit de Steiner, est affaire de langage) ne lui laisse aucune autre alternative : le Führer, pour qui a compris comme Steiner depuis ses toutes premières années d'études que tout était partie de tout, est lui aussi – lui peut-être plus que n'importe quoi ou qui d'autre – partie de Dieu. Et puis, Rosenzweig n'a-t-il pas écrit que la langue, *c'est autrement plus important que le sang*, voyant et comprenant que la langue, à l'évidence celle, insigne, des Juifs, est le sang réel des peuples, et que lorsque le sang coule, c'est parce que la langue a été blessée, comme une source que l'on a contaminée ? Steiner, on le sait, s'est mainte fois recommandé de ces auteurs, Rosenzweig, Mauthner ou encore Karl Kraus, qui tous ont tenté de penser la signification concrète d'une déchéance de la langue. Qu'est-ce qui a blessé la langue de Hitler, que lui-même a blessée irrémédiablement<sup>8</sup>, l'allemand ? Est-ce la traduction de la Bible que Luther donna à sa nation, déclarant y respecter le plus possible les tournures et l'esprit de l'hébreu, qui désormais ferait de la langue de Nietzsche une espèce de simulacre, comme un rêve imprécis où se jouerait la destinée juive ? N'oublions pas, n'oublions jamais que la langue allemande moderne est née tout entière de cette traduction. Est-ce encore le fait que cette langue, comme aucune autre langue européenne, a été nourrie par l'hébreu, celui-ci façonnant un véritable argot, la *Gaunersprache* des bandits juifs du XVI<sup>e</sup> siècle ? Peut-être est-ce aussi, peut-être y a-t-il également, plus profondément (mais toujours dans la sphère totalisante du langage), une raison évidente, bien que secrète (que ce secret s'accommode parfaitement d'une claire exposition dans nombre d'écrits de Steiner n'est pas même un paradoxe) : peut-être est-ce parce qu'il voit en Hitler *l'aboutissement de l'histoire christique négative de son peuple, son paroxysme et comme son Golgotha inversé*, que notre auteur a fait du Führer le Messie parodique d'Israël qui, comme le Christ en Croix, selon les mystiques, jusqu'à ce que le dernier Juif se convertisse, infectera de ses paroles le saint des saints, jusqu'à la mort du dernier survivant d'Israël : « *Les mille années du Reich commencent à peine*, affirme un des personnages de Steiner, qui poursuit, *Je sais quand Hitler mourra. Je connais le jour. Le jour où le dernier Juif sera mort* » (Tr., 90). À dire vrai, cette hypothèse est confirmée par l'usage même que Hitler fit de termes et d'un style spécifiquement empruntés, selon Klemperer<sup>9</sup>, à la tradition chrétienne.

Ces dernières phrases font signe vers ce qu'il importe de penser, je l'ai dit, vers ce *motif dans le tapis* qui, selon Henry James, constitue le cœur secret d'une œuvre. À dire vrai, ce motif secret est pourtant visiblement exposé, dès le titre anglais de l'ouvrage de Steiner. Edgar Poe le savait bien qui, dans *La lettre volée*, affirmait que la meilleure façon de cacher un objet était de l'offrir aux yeux de tous. Ce motif secret et pourtant évident, *The portage to San Cristobal*, ce motif qui est *l'évidence même*, disparaît presque dans la traduction française du roman, comme s'il cherchait une nouvelle façon de se cacher, comme si le traducteur n'avait pas jugé essentielle cette pièce du puzzle ou comme s'il avait hésité, tout simplement, devant le fait de traduire rigoureusement le terme anglais « *portage* » par son équivalent français... « *portage* ». Le mot anglais désigne en effet le fait de transporter quelque chose ou quelqu'un ainsi que le coût de transport d'une marchandise quelconque. Le mot français, d'usage ancien, existe donc, duquel d'ailleurs dérive le terme choisi par Steiner : « *portage* » désigne ainsi dans l'expression « *convention de portage* », un procédé par lequel un donneur d'ordre remet des titres de société à un porteur. Nous constatons ainsi que le terme « *transport* » n'est qu'un pis-aller, seulement apte à évoquer le peu reluisant fardeau qu'est Hitler. Ce n'est pas tout car, provenant évidemment du verbe « *porter* », le mot « *portage* » a désigné, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, « *l'action de porter* », au sens le plus concret du terme devrions-nous dire puisque le « *portage* » se fait à dos d'homme puis, comme le spécifie le *Dictionnaire de l'Académie française* (1798), « *en parlant de certains fleuves, comme de celui de Saint-Laurent, où il y a des sauts qu'on ne peut remonter ni descendre en canot, on dit, Faire portage, pour dire, porter par terre le canot et tout ce qui est dedans au-delà de la chute d'eau.* »

---

<sup>8</sup> Sur cette question, il faut lire le remarquable ouvrage de Victor Klemperer, *LTI, La langue du III<sup>e</sup> Reich*, Presses Pocket, Agora, 1998, p. 88, où l'auteur écrit : « *Mais, de mon point de vue de philologue, je continue de croire que si l'impudente rhétorique de Hitler a produit un effet aussi monstrueux, c'est justement parce qu'elle a pénétré avec la virulence d'une épidémie nouvelle dans une langue qui, jusqu'ici, avait été épargnée par elle [...].* »

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 155.

Ce premier élément du puzzle s'imbrique étroitement avec le deuxième, *san Cristobal*, saint Christophe, la facilité évidente avec laquelle l'auteur se joue d'un sens occulté par le masque bourgeois de différentes langues ne devant pas, évidemment, nous retenir d'affirmer que Steiner utilise pour le déformer le vieux matériau hagiographique de la *Légende dorée* de Voragine.

## Histoire de Reprobus, devenu saint Christophe

Quelques mots à présent de l'histoire de saint Christophe. Selon la *Légende Dorée*, le héros est un géant païen, d'origine cananéenne, nommé Reprobus avant son baptême. Il veut servir le plus grand prince du monde, quittant le service du roi des Canaans, lorsque celui-ci refuse de lui expliquer pourquoi il fait le signe de la croix chaque fois que son jongleur nomme le diable. Reprobus en conclut que Satan est plus puissant que le roi et s'en va à sa recherche. Un jour, le diable lui demande de faire un grand détour afin d'éviter une croix dressée à un carrefour. Reprobus interroge le démon sur ce comportement inattendu, et enfin, après un premier refus celui-ci lui raconte la vie du Christ. Sur ce, Reprobus se met à chercher Jésus. Il rencontre un ermite qui lui promet qu'il verra le Christ s'il s'installe près d'une rivière pour aider les voyageurs et les pèlerins à la traverser. Reprobus accomplit avec succès son travail charitable jusqu'au jour où il entend la voix mystérieuse d'un enfant qui lui demande de traverser. Il monte sur les épaules du géant qui commence la traversée mais, à mesure qu'ils s'approchent de l'autre rive, le poids du passager devient de plus en plus lourd. Enfin, Reprobus après de grands efforts, gagne la terre ferme ; à bout de forces, il demande à l'enfant qui il est. L'enfant répond qu'il est Dieu et que Reprobus a porté le poids du monde. C'est probablement alors que le géant est baptisé et renommé Christophe, c'est-à-dire, « porteur du Christ ».

À présent, nous ne pouvons que nous heurter de face à ce que Steiner, sans l'ombre d'un doute, a désiré présenter, pour les chrétiens, comme le scandale absolu, la pierre d'achoppement qui est aussi le paradoxe final. Car, dire que les membres du commando chargés d'aller capturer Hitler, doivent également le porter sur leurs épaules (« *Parce que cela fait trop longtemps que nous sommes là. Parce que nous leur avons mis le Christ sur les épaules.* » (Tr., 69), c'est tout simplement dire que les Juifs n'en finissent pas de porter leur croix, la Croix : « *Et on le portera à tour de rôle. Comme l'arche* » (Tr., 29) sans doute, mais aussi comme le Christ. Deuxième conséquence extrême : dire que les Juifs portent donc le Christ, c'est affirmer que le démoniaque dictateur nazi est le Christ, non pas ou plutôt non plus l'Antichrist. La logique de la parodie est donc poussée à l'extrême par Steiner qui, fort curieusement il faut le noter, a brouillé les pistes une fois de plus : pourquoi affirmer péremptoirement par un titre ce que le discours de Hitler n'a pas osé dire explicitement ? Nous l'avons dit : ni l'œuvre de Conrad, ni celle de Steiner ne peuvent être réduites au tracé rectiligne de l'interprétation univoque, et c'est là leur infinie richesse. Reste que Steiner, avant que d'être romancier, est essayiste : je formule donc l'hypothèse que, contrairement à ce qu'a probablement souhaité George Steiner, c'est dans son œuvre *analytique* et non dans son roman qu'il est allé le plus loin dans l'évocation de ce Christ noir. Nous constaterons pourtant que, à mesure même que Steiner expose et radicalise ses idées sur une compénétration intime entre le Christ et le Bourreau des Juifs, ce que nous pourrions appeler une véritable intuition s'assombrit davantage.

## Le rapport ambigu de George Steiner au christianisme

Affirmons-le d'emblée et sans ambages : le christianisme est, pour George Steiner, responsable historiquement et théologiquement de la tragédie majeure du siècle passée, l'extermination de plusieurs millions de Juifs dans les chambres à gaz nazies. Cette assertion, à maint égard scandaleuse si nous ne tentons de l'expliquer, est déjà présente dans l'un de ses premiers essais, *Dans le château de Barbe-Bleue*<sup>10</sup>. En somme, l'État totalitaire moderne et singulièrement son chirurgien le plus diabolique, le nazisme, ne pourraient se passer, pour assurer leur survie, de la vieille conception religieuse judéo-chrétienne selon laquelle une verticalité transcendante conduit les âmes vers la grâce du Paradis ou la damnation de l'Enfer, car cet État, peu ou prou, fonde son autorité sur les restes galvaudés d'un sacré devenu fou, comme ces idées chrétiennes qu'évoque Chesterton dans *Orthodoxie*. Dès lors, poursuit Steiner, il est commode de comprendre la logique horrible par laquelle les Nazis ont fait de la Shoah une « *réédition de la Chute*<sup>11</sup> », autrement dit un abandon volontaire du Jardin d'Eden, souvenir dont la pureté pourrait troubler la conscience

---

<sup>10</sup> Dans *Langage et silence*, 1999, p. 194, Steiner parle déjà de « *l'indifférence complice de la chrétienté et du monde occidental* » face aux camps d'extermination.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 57-8.

des bourreaux, éveiller une nostalgie inapaisable. Notons que Steiner, proche en cela des idées d'un Voegelin ou d'un Del Noce, sait parfaitement que l'idéologie nazie n'est rien d'autre que l'enfant monstrueux d'un christianisme sécularisé, de nouveau gros des larves du paganisme, hanté de nouveau par le mauvais rêve idolâtre<sup>12</sup>.

Steiner toutefois va plus loin lorsqu'il déclare que la Shoah réside dans la volonté d'amputation, d'abolition du souvenir, par les techniques de la propagande et de l'extermination systématique, de trois moments insignes vécus par l'humanité, moments qui, à l'évidence, sont juifs : le premier est l'invention du monothéisme, le second la naissance du christianisme, secte juive hérétique et, enfin, le troisième concerne le socialisme messianique<sup>13</sup>. Dès lors, Steiner peut avancer que : « *En tuant les Juifs, la culture occidentale éliminerait ceux qui avaient « inventé » Dieu et s'étaient faits, même imparfaitement, même à leur corps défendant, les hérauts de son Insupportable Absence. L'holocauste est un réflexe, plus intense d'avoir été longtemps réprimé, de la sensibilité naturelle, des tendances polythéistes et animistes de l'instinct* »<sup>14</sup>.

On le constate donc aisément, l'explication de la Shoah qui, selon les termes mêmes de Steiner, constitue l'axe autour duquel tourne tout ce qu'il a écrit, sa pensée et son enseignement<sup>15</sup>, ou tout du moins une des tentatives d'explication de cette dernière est double : d'abord le reproche fait aux Juifs d'avoir par trois fois stigmatisé le fond de cruauté résidant en chaque homme en invitant l'humanité à se dresser hors du cloaque de ses instincts bestiaux. Second reproche, adressé cette fois au christianisme, que nous pourrions à son tour diviser en un aspect métaphysique et historique. Historiquement, le christianisme se serait fait le complice involontaire ou, pis, consentant, des massacres de populations juives qui ont scandé l'histoire douloureuse du Peuple du Livre. Métaphysiquement, le christianisme, dans sa volonté de convertir ses frères aînés, dans sa volonté de hâter la Parousie littéralement dépendante de la conversion du dernier des Juifs, n'aurait pas hésité à tolérer une disparition pure et simple de ceux-ci, comme Steiner, en s'appuyant sur sa lecture de l'*Épître aux Romains*, le reproche à son ami Pierre Boutang, qui de toutes ses forces rejette pareille accusation : « *Mais ayez le courage, bon Dieu, s'écrie ainsi George Steiner, de dire que pour vous la disparition du Juif serait finalement...* ». Nous connaissons la réponse de Pierre Boutang.

En fin de compte, un parallèle pourrait être commodément tracé entre le sort réservé aux Juifs tout au long des siècles et Judas, dont la figure emblématique aurait constitué un repoussoir idoine, le réceptacle de la haine des chrétiens à l'égard de celui qui livra le Christ. Comme Alain Boureau l'écrit : « *le mythe associe Judas au Christ dont la présence liturgique scande la vie du Chrétien; chaque juif trahit le Christ au terme d'une passion incestueuse [...]. Chaque juif recommence Judas, non par métaphore ni par filiation de responsabilité, mais par le mystère d'une présence réelle* »<sup>16</sup>. Steiner lui, faisant remarquer que la bouchée que lui donne le Christ constituait un véritable « *contre-sacrement dans une antinomienne Eucharistie de damnation* »<sup>17</sup> écrit ces lignes terribles : « *Judas entre dans une nuit de culpabilité collective qui n'en finira jamais. Dire que sa sortie est la porte ouverte à la Shoah n'est que pure vérité. La « solution finale » proposée, accomplie par le national-socialisme au XX<sup>e</sup> siècle, est la conclusion parfaitement logique, axiomatique, de l'identification du Juif à Judas* »<sup>18</sup>. » Dans la figure maudite de Judas, Steiner croit également lire l'impatience messianique d'un apôtre, sans doute celui qui aima le plus le Fils de Dieu, ayant désiré hâter de toutes ses forces l'avènement d'un gouvernement temporel radicalement novateur, *apocalyptique*, au sens premier du terme<sup>19</sup>.

Le Christ crucifié, ayant été incapable de restaurer le royaume d'Israël dans ses droits (bien au contraire, puisque les Juifs furent lourdement exterminés en 70 et en 135), comment ne pas se moquer des prétentions d'un aussi chétif et pusillanime Messie ? « *C'est trop facile !*, s'exclame George Steiner lorsqu'il affirme que la crucifixion du Christ n'a eu de sens que comme prélude, que comme prophétie, car une préfiguration qui ne porte à aucun changement fondamental dans l'histoire, c'est de la littérature, comme on dit en français ! » C'est qu'avec « *le Messie doit venir, pour le Juif, doit venir un vrai changement dans la qualité du comportement humain.* » Au lieu de cela, ajoute l'auteur, nous qui sommes à deux mille ans de l'événement crucial, nous n'avons jamais vu autre chose que le monde qui « *continue à sombrer dans le sang, dans la barbarie, dans la torture et dans la saloperie la pire.* » Boutang répond à ces arguments convenus qu'il « *ne*

<sup>12</sup> Cf. *No Passion spent Essays 1978-1996*, 1995, p. 341-342 (cf. « Au travers d'un miroir, obscurément », in G. Steiner, *De la Bible à Kafka*).

<sup>13</sup> *Langage et silence*, p. 50-58. Ces trois points apparaissent dans le discours d'Hitler.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>15</sup> P. Boutang et G. Steiner, *Dialogues*, p. 103.

<sup>16</sup> *L'événement sans fin Récit et christianisme au Moyen Âge*, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. 221.

<sup>17</sup> « Deux soupers », in *Passions impunies*, 1997, p. 72.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 71.

*faut pas vouloir que le salut soit déjà donné quand il est préparé, et [qu']il y a une longue phase de l'histoire [qui] s'appelle l'Ancien Testament, dans laquelle cela est préparé. »* Mais Steiner ne peut accepter une telle réponse, il demande donc, une nouvelle fois : « *Mais pourquoi ne se passe-t-il rien au moment du Christ ?* » Boutang donne alors à son ami une réponse magnifique : « *Mais c'est accompli ! [...] Quand vous dites qu'il y a des saletés dans le monde, et des horreurs, je vous dis oui, mais il y a Antigone, mais il y a Jeanne d'Arc, mais il y a... le regard d'un enfant ! Mais tout recommence chaque fois qu'un enfant naît, vous le savez bien* »<sup>20</sup>.

Rapidement exposés, les reproches que George Steiner adresse au christianisme ne sont donc pas absolument nouveaux, même si ses vues ne sauraient être réduites à des explications invoquant des motivations purement antisémites. S'arrêter à cette couche superficielle, comme le fait Myriam Revault d'Allonnes<sup>21</sup>, serait d'ailleurs faire preuve d'une coupable cécité. Ces mêmes conceptions sont, je crois, plus sûrement redevables d'une explication métaphysique et peut-être, je le dis littéralement, d'une *vision*, d'une véritable intuition mystique, qui éprouve d'ailleurs les pires difficultés lorsqu'elle doit se dire, hésitant entre une voie romanesque et une autre plus analytique. Vais-je alors déformer la pensée de Steiner en écrivant qu'il affirme une inconcevable identité spéculaire – puisque *videmus nunc per speculum, in aenigmate* – entre Dieu fait homme (et le refus juif de l'admettre, d'admettre pareille énormité, refus qui L'a conduit jusqu'à la croix) et l'homme fait bête (et sa glorification)<sup>22</sup>, entre le Christ et le Juif qu'il était – qu'il est et sera – tout en assumant et dépassant par son onction divine l'immémoriale tradition du Peuple élu, entre le Christ juif et sorti du Judaïsme – pour l'accomplir – et le Bourreau des Juifs, lui sorti du Christianisme – pour le détruire – ou bien alors le parodier monstrueusement ?

Plus qu'intéressante me semble donc être l'inavouable compénétration que Steiner tente d'analyser entre Auschwitz et le Golgotha, n'avançant que très prudemment vers ce cœur des ténèbres qui, à ses yeux, demeure l'*impensé* de la théologie chrétienne, entrevu par l'œuvre d'un Donald MacKinnon<sup>23</sup>. L'une des images préférées de l'auteur, reprise à l'astrophysique moderne, celle du *trou noir*, est utilisée significativement lorsque Steiner évoque, en vis-à-vis, le Golgotha et la Shoah<sup>24</sup>. L'auteur n'aura de cesse, d'ailleurs, de revenir sur cette difficile question, s'approchant un peu plus précisément du lieu impossible où le gibet du Dieu crucifié se dresse en face du brasier dans lequel fondent les corps des suppliciés, évoquant l'échec d'une révélation qui n'a pu abolir le Mal, d'un Dieu faible dont la *catabase* n'a pu défaire le pouvoir de l'ogre, écrivant : « *L'énormité de la Crucifixion (la physique et la cosmologie parlent aujourd'hui de "singularités") a pris une urgence irréductible. Elle demande à être considérée à travers le speculum tenebrum (miroir opaque) du siècle le plus bestial de notre histoire. Elle pose ses questions, ses appels à l'interprétation juste après le long minuit du massacre et de la déportation, de la fin des camps de la mort* »<sup>25</sup>, poursuivant, quelques pages plus loin, dans le sens d'une nouvelle condamnation de l'antisémitisme chrétien : « *Il est pourtant un sens – que je crois décisif – où la Croix se dresse à côté des chambres à gaz. Et ce en raison de la continuité idéologico-historique qui rattache l'antisémitisme chrétien, aussi vieux que les Évangiles et les Pères de l'Église, à son éruption terminale au cœur de l'Europe chrétienne* »<sup>26</sup>.

Ce long exposé, qui nous a permis d'entrevoir une filiation entre le *Cœur des ténèbres* de Conrad et *Le Transport*, ne dissipera guère les critiques que tout chrétien est en droit d'adresser à Steiner. Toutefois, force est de constater que l'intuition de Steiner rejoint celle d'écrivains tels que Léon Bloy ou Georges Bernanos pour lesquels la crucifixion du Christ représentait le môle autour duquel l'histoire de l'Occident enroulait ses siècles barbares et lumineux. Ce n'est pas là, loin s'en faut, puisque nous constatons que l'œuvre de Steiner rejoint en bien des points celles de ces auteurs (Boutang, Maistre, etc.) qu'il a nommés « *logocrates* » pour s'en écarter, le dernier des paradoxes que cette œuvre nous réserve.

---

<sup>20</sup> *Dialogues*, p. 115-6.

<sup>21</sup> *Ce que l'homme fait à l'homme, Essai sur le mal politique* (Flammarion, Champs, 1999), p. 48.

<sup>22</sup> *No Passion spent*, p. 343. Ajoutons qu'Imre Kertész, dans *Un autre*, affirme lui aussi une monstrueuse parenté entre le Golgotha et Auschwitz.

<sup>23</sup> Voir *Errata Récits d'une pensée*, 1998, p. 188.

<sup>24</sup> *No Passion spent*, p. 343.

<sup>25</sup> *Passions impunies, op. cit.*, p. 43.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 44-45.